



Les «forêts classées»: une empreinte coloniale dans les paysages végétaux. Approche par deux récits à l'ouest du Burkina Faso

Sébastien Caillault*

pp. 61-66

Introduction

Lorsque l'on regarde des cartes des espaces ruraux en Afrique de l'ouest, il est aisé de voir des zonages de protection de la nature. Pour les pays de l'ancienne Afrique Occidentale Française (A.O.F), un certain nombre de ces espaces ont été établis à l'époque coloniale pour différentes fonctions telles que la production de bois ou bien la chasse (Saul *et al.*, 2003).

Ainsi dans l'ouest du Burkina Faso, région cotonnière souvent considérée comme le poumon économique du pays, il existe une petite dizaine d'aires protégées principalement disposées le long des cours d'eau. Elles sont aujourd'hui réparties autour de fonctions plus ou moins spécifiques qui vont de l'activité cynégétique à la foresterie en passant parfois par l'écotourisme. Ces paysages de savanes, verts, boisés et pâturés tranchent souvent avec les alentours cultivés qui sont majoritairement travaillés par de petites exploitations agricoles familiales. Cette rupture moderne des faciès expliquent en partie les raisons pour lesquelles ces aires protégées sont désormais vues comme des réservoirs de biodiversité face au front pionnier agricole. Pourtant différentes études rapportent que cette division des fonctions est très contemporaines et que les activités passées et actuelles dans ces espaces protégés sont loin d'être anecdotiques. Ce travail s'inscrit ainsi dans une volonté de comprendre les mutations et recompositions de ces espaces à travers l'étude d'un périmètre le long de la rivière du Tui, il s'agit des «forêts classées du Tui et de Maro». Suite à différents travaux principalement basés sur la lecture de cartes et de photographies aériennes (Caillault *et al.*, 2012), nous cherchons ici à interroger la littérature locale pour avoir un autre angle d'analyse de ces «forêts». Différentes questions structurent notre propos: les «forêts classées» ne sont-elles que le fait d'un héritage colonial?

Nous formulons alors l'hypothèse que la littérature locale peut nous éclairer sur un patrimoine végétal vivant qui tient des racines plus profondes et plus anciennes que le classement de ces zones dans les années 1930. Ce travail tente ainsi de fournir quelques pistes pour aller vers une histoire environnementale de la Boucle du Tui.

* Agrocampus Ouest, ESO Angers/UMR 6590 CNRS.

Contexte de l'ouest du Burkina Faso: paysages et littératures locales

La boucle du Tui, se situe dans la zone soudanienne à savoir une zone bioclimatique où le cumul annuel des pluies entre avril et septembre est d'environ 800 mm/an. La rivière délimite différents départements (Béréba, Bekuy) et régions (Hauts-Bassins, Boucle du Mouhoun). Cette petite région a connu une évolution proche des autres zones de l'ouest burkinabé à savoir le passage d'une zone rurale «vide» à un espace saturé sur une période d'environ 30 ans (1970/2000). Ces forts changements sont notamment liés aux migrations internes et à la culture du coton. Néanmoins, cette petite région se caractérise également par la présence d'un périmètre de «forêts classées» dans lequel la densification humaine régionale ne s'est pas traduite par une expansion des champs mais par une différenciation forte entre des espaces cultivés et des espaces «protégés» par l'État. Ces derniers sont utilisés par les agents forestiers mais aussi localement pour des activités légales (exploitations des produits non ligneux) et d'autres plus ou moins illicites (chasse, pâturages, ...). Ces aires protégées sont constituées de brousse, terme que nous utilisons dans ce texte comme espace avec une présence forte de végétation associant l'arbre et l'herbe (savane) et qui est éloigné des villages et de habitations. Sur ces espaces, il existe un flou sur l'appropriation de ces zones de domaine national, qui entrecroisées de droits coutumiers, génèrent une difficulté importante à saisir comment sont vécus ces espaces de brousses. Ainsi, si les enquêtes et les observations de terrain donnent parfois des pistes, il apparaît important de pouvoir mobiliser d'autres sources, la littérature apparaît alors comme une de ces possibilités. Les liens entre géographie et littérature sont explorés sous de multiples facettes, dans ce texte nous mobiliserons les écrits pour tenter d'appréhender les représentations locales de la nature. Si cette partie de l'ouest africain est longtemps restée «terres inconnues» pour l'occident, elle est pour la littérature burkinabé une zone où deux ouvrages ont relaté des chroniques. Ces deux ouvrages en Pays Bwamu sont:

- *Crépuscule des temps anciens. Chronique du Bwamu*, par Nazi Boni (1962)
- *Halombo, chronique romancée du pays Bwamu*, par J.-B. Samboué (2001)

Pour le premier, écrit par Nazi Boni, il est souvent considéré comme le premier roman burkinabé, il fut publié en 1962 aux Editions Présence Africaine, préfacé par L-S Senghor. L'auteur est écrivain, homme politique associé aux mouvements du pan-africanisme. Le récit aborde la vie de son village de Bwan, à travers la rencontre de Terhé et Hadonfi à la fin du XIX^{ème} au début du XX^{ème}. En arrière plan de ce roman qui croise histoires réelles et légendes, l'auteur écrit une chronique sociale où la fin du temps insouciant du Bwamu est annoncée notamment liée colonisateur qui a cassé la ferveur de cette région (révolte Volta Bani 1914-15).

Pour le second ouvrage, c'est une nouvelle plus confidentielle qui cherche à s'inscrire comme une «suite» de l'ouvrage de N. Boni, les termes communs dans le titre le soulignent (chronique et Bwamu). L'histoire évoque également une rencontre amoureuse, située dans le village natal de l'auteur. Il s'agit d'une rencontre entre le narrateur (auteur) et Halombo, sa fiancée en Pays Bwamu dans les années post-1940 dans le village de Kari. Comment le Bwamu peut-il vivre, se reconstruire et se réinventer après les temps violents (cf. éducation, pères blancs, rituels à réviser...) est probablement le type d'interrogations qui traversent le plus ce roman.

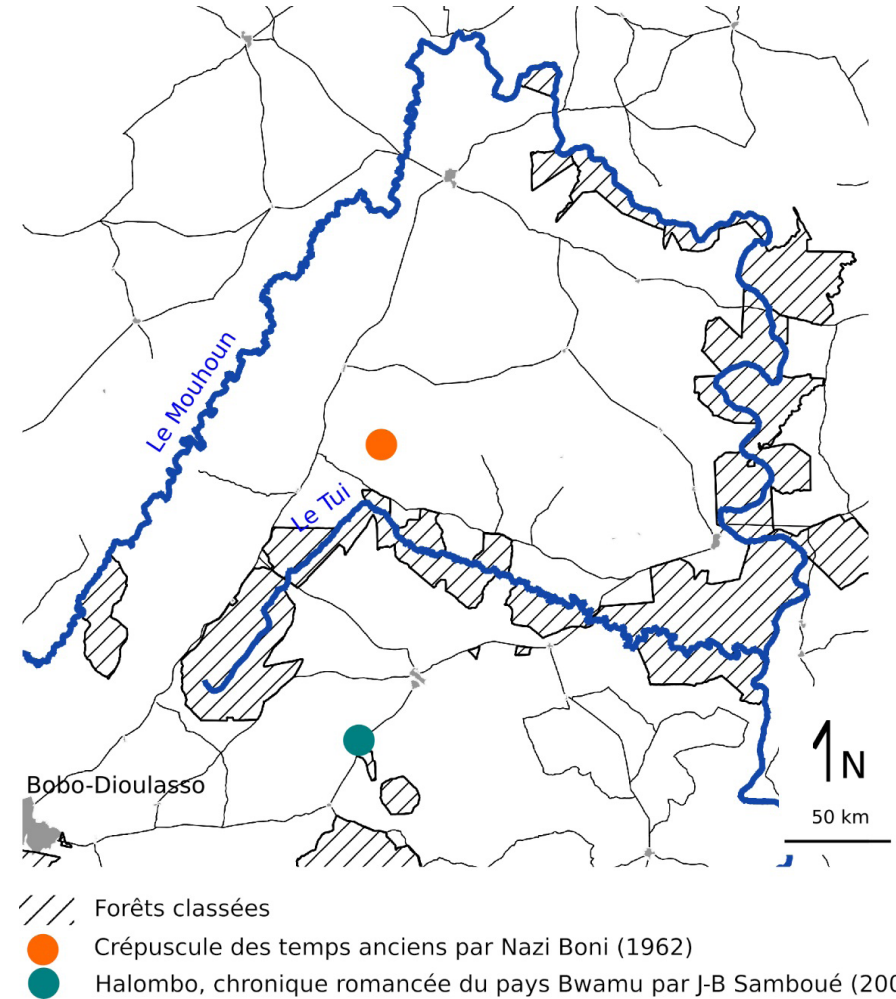


Ilustração 01 – Localisation des deux récits en Pays Bwamu.

Paysages végétaux et représentations des milieux en pays Bwamu

Si ces deux ouvrages n'ont pas pour but de faire découvrir la «nature» de ces espaces du Pays Bwamu, il est possible de saisir certains éléments. Sont ainsi évoqués des lieux, associés des descriptions plus ou moins détaillées, des valeurs sont également véhiculées nous permettant alors saisir les relations nature-sociétés au niveau local. Chez les Bwaba, la culture repose sur un socle animiste fort, socle qui organise les sociétés au quotidien (foncier, rituels,...), on peut ainsi emprunter l'expression de J-P Jacob (2004: 38): «la Nature comme gouvernement des hommes» pour dévoiler par quel prisme les paysages végétaux et les milieux sont représentés dans ces récits régionaux (Ballouche, 2002).

Les espaces mentionnés: un schéma spatial commun aux deux ouvrages

Dans ces deux ouvrages, les points communs sont nombreux rappelant l'intérêt potentiel d'étudier ces deux ouvrages écrits dans une même zone géographique. Ce qui marque le lecteur ce sont les nombreux appels au terme «Bwamu» qui répétés, dévoilent l'importance de marquer une certaine unité et spécificité culturelle. Cela révèle ainsi l'attachement fort à cette région et à ses populations puisque le pays Bwamu est ici associé à un véritable «portait idyllique».

A cette inscription culturelle, le lecteur est plongé dans les deux ouvrages dans des univers très localisés et tournés sur les villages d'où sont originaires les auteurs. L'inscription spatiale des descriptions est fortement portée sur le local à travers les noms de quartiers, des familles, du village, et parfois des villages environnants. A cet égard, les deux manuscrits sont élaborés sur un même schéma spatial, une inscription spatiale locale forte opposée à une localité «étrangère» représentant l'espace des Blancs, de l'administration ou encore de la religion catholique. Une dualité forte est ainsi construite entre village d'origine avec les valeurs du Bwamu et un village symbolisant les valeurs du colonisateur. Ces localités sont dans les deux cas des lieux administratifs qui existent comme chef lieux de provinces depuis quasiment un siècle (Houndé et Bondoukui).

La brousse et ses génies

La littérature de ces deux chroniques pourrait être lue comme de simples fictions déconnectées des réalités dans lesquelles elles se déroulent. En effet, à premier abord, avec un œil occidental-centré, le mélange entre des références d'animaux multiples et les génies peut apparaître déroutant. Pourtant, les descriptions offertes permettent de saisir les représentations de la brousse. Il s'agit de brousses habitées vivantes opposées à une vision naturaliste qui décrirait probablement ces espaces comme sauvages et inhabités.

«Pati! Les génies? Les dieux? Il y en avait partout. Ils occupaient les bas fonds, les plaines, les montagnes, les forêts, les eaux et aussi... l'air. Ils ont fui avec l'arrivée des Blancs. Tous les animaux de la brousse: cobas, minas, sons, bubales... tous les oiseaux sauvages leurs appartenaient. Chaque soir ils les rassemblaient, les recensaient, constataient les manquants. Pati! Les chasseurs en savaient long dans ce domaine.»

«les deux autres groupes d'enfants allaient à la recherche de bois pour éclairer le camp et éloigner les fauves. A l'époque, il suffisait d'aller à quelques pas du camp pour récolter le bois nécessaire. [...] A cette époque de l'année, les sauces étaient à base de légumes frais. Nous ne manquions pas de viande. On mangeait surtout de la viande sauvage provenant de la chasse de Gninko, du poisson frais, des pintades sauvages, des perdrix et mêmes des petits oiseaux. Ce que nous ne mangions pas à notre aise, c'était les œufs. On ne nous donnait que les oeufs qui ne pouvaient plus éclore.»

[...] «La confection et la pose des ruches incombaient aussi aux adultes. Il n'était pas aisé de récolter le miel. Pour éviter les piqûres des abeilles, il fallait donc attendre la nuit. Malheureusement, il semble que les génies adorent le miel. On était alors obligé d'allumer des torches en paille pour les éloigner. Au retour, on jetait de temps en temps du miel à terre pour tenir les génies à distance.» (Boni, 1962: 1-256).

Ces citations illustrent ainsi des nombreuses activités qui ont lieu en brousse à l'image de la chasse et de l'apiculture notamment. Ces activités sont fortement codifiées et le recours aux génies est un des éléments qui permet de saisir comment sont lus et vécus ces espaces d'abondance par les habitants (viande, miel, poisson...). Ces passages font également émerger le rôle important des chasseurs dans ces sociétés, ils sont en effet des individus qui donnent la ressource carnée mais ils sont surtout des connaisseurs et des garants de ce monde de la brousse.

Le Tui et les rapports à l'eau

Dans ce vaste monde de la brousse, étendue au-delà des espaces habités, l'eau et les rivières ont une place singulière. En effet, si les écrits occidentaux dans ces espaces de savanes mentionnent généralement l'eau comme un problème puisque associée aux maladies et aux difficultés de franchissement (Binger, 1892), dans les écrits bwa, l'eau, les rivières et les vallées sont décrits avec des valeurs positives. Pour le pays Bwamu, la rivière Tui semble même mise «au centre».

«D'épaisses forêts, vestiges des premiers moments de la création, s'étaient à perte de vue, qu'encadraient marigots et rivières»

«Parti avec leur donkoboawa, titulaires des tambourins de guerres, les croisés franchirent le Tui» (Boni, 1962: 1-256).

«Un cours d'eau passait non loin de notre champ [à 15km du village]; il paraît qu'il fait partie de notre domaine foncier et personne ne pouvait l'exploiter sans notre accord. Toutes les demandes avaient été poliment rejetées parce que nous voulions nous mêmes du poisson. Nous avons barré le lit de manière à ne laisser à l'eau que deux passages. Nous confectionnons des filets en brindilles de bois, de forme conique, que nous ajustions à chaque lieu de passage de l'eau, avec l'ouverture tournée en amont.» (Samboué, 2001: 1-135).

Dans ces extraits l'eau et le Tui sont ainsi franchissables et regardés comme des lieux agréables et réellement appropriés malgré la distance aux villages. Les rivières sont très souvent des limites foncières entre quartiers et ou entre villages et comme l'atteste J.-B. Samboué, elles sont fortement utilisées pour la pêche.

Les littératures locales pour renouveler l'histoire environnementale

Ce travail est un essai qui témoigne de l'intérêt important que peut avoir la littérature locale pour appréhender les paysages soudaniens. En effet, ces espaces intérieurs de l'Afrique sub-saharienne sont peu connus et les récits sont rares. La découverte puis la colonisation dans ces zones s'est faite tardivement (en 1888 par Binger) et l'évolution des paysages sur les derniers siècles est peu étudiée. La littérature Bwa a ici révélé des potentiels intérêts vis à vis des représentations locales des paysages. Elle permet d'esquisser un travail sur le temps «long» à travers ces récits, véritables témoins de la matrice culturelle du pays Bwamu et complémentaire des récits occidentaux. Si cet essai ouvre des voies

pour renouveler l'histoire environnementale de cette région, il convient d'en souligner certaines limites. Tout d'abord, si ce travail s'est concentré sur la description des paysages et des milieux, il est important de noter que ces termes et notions ne sont pas au centre des écrits. D'autre part, le style entre réalité/fictions rappelle l'importance de ne pas tomber dans une lecture qui cherche exclusivement des preuves matérielles. Le principal intérêt réside vraisemblablement dans la capacité de ces écrits à nous faire comprendre les manières dont sont vécus ces paysages de brousse.

Cet essai nous semble ainsi essentiel à poursuivre en cherchant à son articulation avec d'autres dimensions. Les sources coloniales donnent un récit qui est celui du colonisateur, ces récits donnent ici une représentation complémentaire essentielle mais qui n'est pas pour autant sans écueils. Ces chroniques du Bwamu, centrées sur la culture Bwa n'offrent quasiment pas de point de vue sur certaines réalités sociales pourtant connues par ailleurs à l'image des relations tissées depuis plusieurs siècles avec les éleveurs transhumants Peul, ou bien avec l'installation de mosquées et de maisons guerrières Watarra.

Références bibliographiques

- Ballouche, Aziz (2002), Histoire des paysages végétaux et mémoire des sociétés dans les savanes ouest-africaines. *Historiens et géographes*, (379), pp. 239- 248.
- Binger, Louis-Gustave (1892), *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Paris: Editions Hachette.
- Boni, Nazi (1962), *Crépuscule des temps anciens: chronique du Bwamu*, Dakar: Présence africaine.
- Caillault, Ballouche, Delahaye (2012), *Vers la disparition des brousses? Analyse multi-sculaire de la dynamique des paysages à l'ouest du Burkina Faso depuis 1952*, *Cybergeog* [En ligne]. [Consult. 21.nov.2019]. Disponible sur <http://journals.openedition.org/inshs.bib.cnrs.fr/cybergeog/25264>.
- Jacob, Jean-Pierre (2004), *Gouvernement de la nature et gouvernement des hommes dans le Gwendégou (centre-ouest du Burkina Faso)*, *Autrepart*, (2), pp. 25-43.
- Samboue, Jean-Bernard (2001), *Halombo: chronique romancée du pays Bwamu*, Ouagadougou: Editions Hamaria.
- Saul, Ouadba, Bognounou (2003), *The wild vegetation cover of western Burkina Faso: colonial policy and post-colonial development*, in Bassett and Crummey (orgs.), *African savannas: global narratives and local knowledge of environmental change*, Oxford.

